

Main basse  
sur nos forêts

DANS LA MÊME COLLECTION

Emmanuel Daniel

*Le Tour de France des alternatives*

2014

Grégoire Souchay, Marc Laimé

*Sivens, le barrage de trop*

2015

Nicolas de La Casinière

*Les Saboteurs du climat*

2015

Gaspard d'Allens, Lucile Leclair

*Les Néo-Paysans*

2016

Marie Astier

*Quel pain voulons-nous ?*

2016

Tiffany Blandin

*Un monde sans travail ?*

2017

Gaspard d'Allens, Andrea Fuori

*Bure, la bataille du nucléaire*

2017

Grégoire Souchay

*Les Mirages de l'éolien*

2018

Élisabeth Schneiter

*Les Héros de l'environnement*

2018

GASPARD D'ALLENS

Main basse  
sur nos forêts

Éditions du Seuil

Ce livre est publié en partenariat entre les Éditions du Seuil  
et La Pile, l'association qui édite « Reporterre »,  
le quotidien de l'écologie.  
Collection dirigée par Hervé Kempf

ISBN 978-2-02-134390-8

© Éditions du Seuil, avril 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.reporterre.net](http://www.reporterre.net)  
[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Aux hiboux du bois Lejuc*



## INTRODUCTION

Le monde est rempli de visions qui attendent des yeux. Les présences sont là mais ce qui manque ce sont nos yeux.

Christian BOBIN,  
*Le Plâtrier siffleur*, Poesis, 2018.

Notre époque se complaît dans un paradoxe. On ne cesse de célébrer la forêt, mais jamais nous n'en avons été aussi séparés. Dans les tunnels du métro parisien, des affiches vantent le best-seller de Peter Wohlleben, *La Vie secrète des arbres*, vendu à plusieurs millions d'exemplaires. On s'émerveille devant « la magie de la nature » entre le passage strident de deux rames, sous l'éclairage des néons. En ville, des coachs ont inventé la « sylvothérapie ». Ils apprennent aux managers stressés et aux cadres sup rongés par le burn-out à se reconnecter au vivant, à enlacer des arbres lors de stages rémunérés. On serre l'écorce rugueuse dans ses bras comme des orphelins. Nostalgiques d'un amour déchu.

Les yeux face aux écrans, aveuglés par le béton et le gris terne de l'asphalte, nous avons perdu le contact charnel avec ce qui nous entoure. La forêt est là, avec ses couleurs chatoyantes, sa vie qui palpite et foisonne, mais nous ne savons plus la lire. Nous sommes devenus analphabètes. Qui sait encore reconnaître un érable sycomore, un tremble, un alisier torminal? Qui sait comment la forêt pousse? Qui maîtrise son cycle et ses équilibres?

La forêt couvre 31 % du territoire français. Soit 16,9 millions d'hectares. Mais nous ignorons presque tout d'elle, de son état, de son histoire. La forêt n'est plus qu'un bol d'air qui agrmente nos balades du dimanche, un décor que l'on croit naïvement immaculé, extérieur à nos vies. « En dehors », comme le rappelle son étymologie latine, *foris*.

Beaucoup la pensent vierge, figée dans une forme immuable, et se nourrissent de ce fantasme qui en dit long sur notre amnésie. Il fut une époque pourtant où la forêt était au cœur de notre existence. Comme un jardin cultivé. Un lieu à habiter plus qu'un espace à mettre sous cloche, à sanctuariser.

La population rurale trouvait dans les forêts une source de prospérité. On fabriquait des piquets pour tenir les vignes, des fagots pour allumer les fours. On récoltait du bois pour se chauffer, faire des sabots, construire des habitations. La bauche servait à rempailler les chaises, les lattes de noisetiers à tresser des paniers, le buis remplaçait la litière pour les bêtes.

Qui voyait la nature voyait l'homme et son alliance. La forêt était un bien commun.

Mais nous nous en sommes peu à peu éloignés. Certes, la matière bois reste toujours utilisée, toujours aussi omniprésente dans notre quotidien, du bardage de la maison aux tiroirs de la cuisine, du plancher à la table du salon, mais nous ne connaissons plus son origine ni sa fabrication. De quelle grume vient-elle ? Où et comment a-t-elle été façonnée ? Qui l'a travaillée ?

Ce livre part d'un constat. Depuis cinquante ans, quelque chose a été brisé. Nous avons été dépossédés. À l'exode rural, amplement raconté par les historiens, s'est ajouté l'exil forestier, bien plus méconnu. Nous avons fui les bois. Toute une culture a disparu sans que l'on s'en rende réellement compte. Sans que l'on s'en émeuve. Avec sa richesse. Ses savoir-faire.

Et alors que nous détournions le regard, bercés par le mythe d'une nature sauvage, notre territoire s'est transformé à notre insu. Il n'a plus rien de bucolique. Pendant mes reportages, ce que j'ai vu ce sont des machines tout droit sorties de films de science-fiction qui arrachent les arbres en quelques secondes et les taillent au scalpel. Des usines à biomasse qui transforment le bois en pétrole vert. Des scientifiques qui testent des arbres génétiquement modifiés. Des forestiers en tenue de cosmonaute qui aspergent de glyphosate des allées de pinèdes. Des magasins Ikea qui fleurissent à côté des bretelles d'autoroutes. Tout

un système industriel s'est greffé sans qu'on y prenne garde.

Et les forêts ont subi, avec quelques années de retard, les mêmes dérives que l'agriculture productive. Elles se sont métamorphosées en champs d'arbres que l'on moissonne comme du blé, en monoculture avec un sol labouré, sous perfusion d'engrais et de produits phytosanitaires.

« À partir du moment où l'on peut gagner de l'argent en forêt, on peut la traiter comme un champ de tomates ou de petits pois », avait prévenu dans les années 1970 Michel Cointat, le ministre de l'Agriculture. Aujourd'hui, la quête de la rentabilité exige de planter encore plus de résineux, d'abaisser l'âge des récoltes et de cadencer toujours davantage la production. La forêt est considérée comme un gisement à exploiter, le bois, un simple minerai.

La biodiversité, elle, s'appauvrit. Selon l'Inventaire forestier national, 51 % des forêts sont constituées d'une seule essence et 16 % de plus de deux essences. 80 % des arbres ont moins de 100 ans, soit à peine le stade de l'adolescence. On coupe les résineux avant la fin de leur croissance. La forêt doit s'adapter aux besoins de l'industrie. Le vivant se plie aux règles du marché.

Toute la contradiction de notre époque réside là. Alors que nous chérissons les arbres, nous percevons mal le drame qui se joue sous leurs frondaisons. Nous peinons à en imaginer l'ampleur. Ici en France, juste

à côté de chez nous et non à l'autre bout de la planète, dont nous connaissons bien mieux les déforestations intenses. Notre émotion est à géographie variable. Plus attentive aux pandas sympathiques ou aux orangs-outans de Bornéo qu'au pic-prune, à la lucane cerf-volant ou à la rosalie alpine de nos sous-bois. Ici, il y a moins d'images chocs, d'animaux emblématiques. Rien pour faire le buzz.

Il faut dire aussi que certains nous ont appris à détourner le regard. Avec leurs chiffres optimistes, leurs présentations rassurantes, les formules qui sonnent bien à la télé, à la radio. Les experts nous ont ânonné la même litanie. « Tout va pour le mieux, la forêt augmente. » Comme si couvrir une surface suffisait à résumer l'état d'une forêt, sa qualité et ses rôles écologiques. Appécie-t-on l'agriculture d'un pays uniquement à la superficie de ses terres agricoles ? Que vaut une morne plantation d'épicéas si elle remplace l'écosystème d'une ancienne forêt aux multiples essences ?

Nos illusions reposent d'abord sur une manipulation. Elle a éclaté au grand jour en 2009 avec le discours d'Urmatt de Nicolas Sarkozy. Reprenant l'argument des professionnels, l'alors président de la République affirmait que seuls 60 % de l'accroissement naturel de la forêt étaient prélevés, ce qui laissait une marge de progression de 40 % pour la récolte du bois. En réalité, ces calculs ne reposaient sur aucun fondement scientifique, comme l'a rappelé

l'IFN quelques années plus tard. Ils ne prenaient pas en compte le bois coupé qui échappait au circuit commercial, l'autoconsommation de bois de chauffage, ni le fait que de nombreuses surfaces sont inexploitable, d'autres protégées.

Qu'importe, les politiques et les industriels ont martelé le message. « Il faut couper plus pour produire plus ! » Encore aujourd'hui, les objectifs nationaux, fixés par le ministère de l'Agriculture, reprennent ces données fausses pour justifier une mobilisation accrue du bois. Il faudrait selon eux prélever 12 millions de mètres cubes supplémentaires d'ici 2026. Une menace de plus pour nos forêts.

En même temps, la filière se drape de mots publicitaires. Elle décline un vocabulaire paré de vert où le mot durable est répété tel un mantra. On parle même d'« écodéforestation ». C'est une fumisterie faite de label déficient. Une vaste opération de *greenwashing*, qui surfe sur l'image naturelle véhiculée par le bois et qui, sous couvert de transition énergétique, légitime l'industrialisation de notre monde.

En enquêtant, j'ai voulu faire voler en éclats cette hypocrisie. Je suis parti plusieurs mois à travers les massifs forestiers dans le Morvan, les Landes, le Limousin, à la rencontre de sylviculteurs, de bûcherons ou de naturalistes. Pour appréhender une réalité qui ne s'éprouve ni dans les chiffres ni dans l'aridité des rapports, mais dans le lien sensible et direct à la forêt.

Disons-le d'emblée, il ne s'agit pas dans ce livre de s'offusquer devant un arbre coupé. Il n'y a pas de « syndrome Idéfix », comme se moquent les industriels pour caricaturer leurs opposants. Non. Ce qui nous choque, avec les forestiers que j'ai rencontrés, ce qui nous viole, c'est l'aberration d'un système productiviste, sa soumission aux intérêts financiers, sa casse sociale, son escroquerie intellectuelle.

Ce qui nous scandalise, c'est de voir un arbre majestueux finir en copeaux, transformé en pure abstraction, en électricité, pour alimenter un consumérisme sans limite. C'est de voir des chênes et des hêtres, bradés, partir en porte-conteneurs en Chine pour revenir sous forme de meubles vingt fois plus chers dans nos foyers. C'est d'assister impuissants aux vagues de suicides qui frappent l'Office national des forêts.

Il n'y a pas de sensiblerie. Mais une guerre entre deux rapports au monde. Quel usage voulons-nous faire de nos forêts ? Quelle place donne-t-on à la population et aux habitants ? Comment pouvons-nous nous réapproprier notre bien commun ?

En parcourant la France, j'ai été accueilli partout par des résistants au modèle dominant. Des passionnés dont l'obstination n'a d'égal que le silence dans lequel ils sont trop souvent cantonnés. J'ai voulu avec ce livre porter leurs voix. Jean Giono disait qu'il y a dans les bois des bruits qui courent comme des paroles. Écoutons-les. Ne laissons pas les forêts devenir une langue morte.



## PREMIÈRE PARTIE

# VERS UNE FORÊT INDUSTRIELLE

On veut éveiller ce bois qui dort, en tirer un meilleur profit, le rentabiliser.

Des financiers de la Banque de Paris,  
*L'Aurore*, 1975.

Il faut à tous les niveaux créer une obsession de la productivité.

Christian DELABALLE,  
ex-directeur général de l'Office national  
des forêts, 1970.

Nous devons impérativement adapter la forêt française aux besoins du marché, car l'inverse ne se produira pas!

Laurent DENORMANDIE,  
ex-président de la Fédération nationale du bois,  
2011.



## 1. BALADE DANS UN DÉSERT

J'ai commencé mon voyage dans le Morvan. Je voulais connaître les métamorphoses d'un territoire en proie à l'enrésinement, comprendre son histoire et comment, en quelques décennies, ses étendues se sont couvertes de monocultures résineuses, d'allées touffues et uniformes, tracées au cordeau.

J'ai rencontré Isabelle qui m'a fait visiter ces bois noirs, sombres comme une nuit sans étoiles. À l'intérieur, il n'y a pas d'écho, aucun vol de passereau, pas même le bruissement d'un insecte. Ces plantations ressemblent à une forêt fantôme. Rien ne pousse sous le tapis d'aiguilles et de mousse, excepté cet assemblage de troncs rectilignes, comme une armée au garde à vous. Tous identiques et bien serrés. Pour Isabelle, «ce n'est pas un milieu naturel mais une exploitation artificielle». Sous ses boucles grises, son visage bouillonne. Ses pas sont rapides comme si elle voulait courir pour échapper à ce paysage qui l'étouffe. Mais les sapins sont partout, ils bouchent l'horizon hérissé de pointes.

Cela fait cinquante-deux ans qu'Isabelle habite dans le Morvan. Cinquante-deux ans qu'elle assiste à la transformation de son territoire où les vieilles forêts de feuillus de chênes et de hêtres, parfois âgées de plus de trois mille ans, sont peu à peu ratiboisées pour être remplacées par des champs d'arbres. « Les sapins vont me faire partir, dit-elle. Ils nous ont envahis. Avant, quand j'étais petite, c'était une curiosité. On allait les voir avec ma mère. » Maintenant, les résineux coiffent le sommet des collines. Ils poussent jusqu'à l'orée des villages et lèchent les devantures. Leur manteau vert terne a comme aspiré les saisons. Il n'y a plus de couleurs, plus de printemps.

Année après année, Isabelle regarde les sapins quadriller le paysage, pareil à un damier. Les plantations représentaient 23 % de la forêt du Morvan en 1970, 50 % en 2003. Depuis, on a arrêté de compter. Il n'y a plus de statistique officielle, comme si on voulait symboliquement geler leur avancée. Mais personne n'est dupe, les monocultures continuent de s'étendre. Et les forêts de feuillus de tomber. La Certenue, le mont de Meux, la Gravelle... Autant de massifs sacrifiés, mis au carré.

C'est aussi un passé que l'on rase. Une histoire que l'on balaye. À l'école, quand on demande aux enfants à quoi ressemble un arbre, ils dessinent des sapins. On appelle le Morvan « le petit Canada ». Le circuit de randonnée la Transmorvandelle est rebaptisé « la Transapinière » par l'Office de tourisme, comme si

les plantations étaient endogènes et avaient toujours existé. « On perd nos repères. On nous coupe nos racines, souffle Isabelle. Des équilibres et des synergies qui s'étaient constitués sur des siècles dans les forêts anciennes sont détruits de manière irréversible. En quelques instants. »

À l'origine de cette mutation, le Fonds forestier national lancé en 1946, juste après la Seconde Guerre mondiale. Comme le plan Marshall en agriculture, il a provoqué de grands chamboulements dans la filière sylvicole avec la volonté de la « moderniser ». En France, deux millions d'hectares de résineux ont été plantés en un demi-siècle sur des forêts de feuillus, mais aussi sur des terres agricoles abandonnées, des tourbières asséchées. Des aides financières ont été octroyées aux propriétaires : des primes et des prêts réservés aux plants qui poussent vite, sélectionnés par les agronomes, développés chez les pépiniéristes. « La France a faim de bois », il fallait donc en produire. Ce fut la grande alliance de la science, de l'industrie et de l'administration. Une politique du bulldozer.

Isabelle, enfant, en a vu les conséquences. « Je m'en souviens, j'étais en dessous ! » Des avions et des hélicoptères aspergeaient les forêts du coin d'une pluie couleur orange. Du défoliant composé de dioxine qui déplumait les noisetiers, les charmes, les bouleaux, les frênes, et les grillait sur place. À Corancy, dans le Morvan, mais aussi dans la Marne et la Haute-Vienne, on arrosait depuis le ciel ces arbres qui ont

l'inconvénient d'être trop lents et pas assez rentables. Les écolos protestaient, quelques coups de fusils claquèrent dans l'air avant qu'on interdise ce type d'épannage. «C'était effrayant de voir les engins de chantier entasser les arbres nécrosés au bord de la route, les laisser pourrir. Cela reste un traumatisme, confie Isabelle. Peut-être le début de mon engagement.» Depuis, elle est devenue référente Forêt d'une association écologiste locale, Adret Morvan. Elle organise des manifs, lance des pétitions et a même abandonné son métier d'agente immobilière pour se consacrer pleinement au sujet.

## **Un capital comme un autre**

Qui dit recherche de profit, dit aussi investisseurs. Dans les années 1960, les sociétés financières, banques et assurances en tête, ont modifié le visage des forêts. «Elles voyaient dans les plantations industrielles la possibilité de diversifier leur capital et un moyen facile d'obtenir des subventions publiques», raconte Isabelle. Elles se bâtirent un empire.

Localement, la Caisse des dépôts et consignations acheta plusieurs milliers d'hectares. En France, elle a accumulé plus de 120 000 hectares. Soit l'équivalent de la forêt du Morvan. Elle fut suivie de la Caisse d'épargne de Paris qui a enrésiné 2 000 hectares à Arleuf, au cœur du parc naturel, et aussi d'AXA qui



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° I 34390 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE

